



LE NOUVEL ATTILA, 2016

Živko Čingo, trad. du macédonien
par Maria Bejanovska, dessins de
Giovanna Ranaldi

La Grande eau

ISBN 978-2-37100-029-2

224 pages

16 €

**RÉCITS
D'ENFANCE**

LA GRANDE EAU

Il faudrait pour parler de ce texte, sans aucun doute une perle rare, retrouver le style inimitable de son auteur, quasi incantatoire, car c'est une « grande eau » qui se déverse et coule sans frein, emporte le lecteur à son corps défendant jusqu'au point final pour le laisser seul sur le rivage, aux prises avec une envie irrésistible de reprendre le livre à la première page.

Maria Bejanovska qui en a proposé une traduction en 1980 à l'Âge d'homme, affirme être devenue traductrice à cause de ou grâce à ce texte qui, comme le lui confia son auteur, fut écrit en quinze jours (« mais tout était déjà dans ma tête de la première à la dernière phrase »). Živko Čingo (1935-1987), né en Macédoine dans un village près d'Ohrid, est l'auteur de récits, de romans pour enfants mais surtout de pièces de théâtre. *La Grande eau* est son seul roman pour adultes (sorti en 1971), seul texte de lui qui soit traduit en français à ce jour (hormis une nouvelle publiée par *Le Monde*) et que vient de rééditer Le Nouvel Attila, grâce à qui nous pouvons relire aussi Ludwig Hohl, Peter Bichsel et Léo Cassil.

« Puisque j'ai décidé de vous parler d'Isaac, le fils de Keïten, j'aurais tant de beaux souvenirs à raconter, tendres et inoubliables, tant d'instant pur et brillant que l'on ne pourra, je pense, jamais effacer. Je suis si fier quand je me souviens du fils de Keïten, fier comme Jésus Christ lui-même. Mais je voudrais seulement vous parler de ces heures passées à l'orphelinat... » Ainsi commence la mélodie de Lem, le long monologue sidérant, étrange et emphatique de cet enfant de 12 ans, que ponctuent de lourdes interjections réitérées au détour de chaque phrase, jurons convenus, défis lancés au monde : « que je sois maudit », « parole d'honneur », « je le jure », « par la loi », « Mon Dieu », qui semblent là pour empêcher tout désaveu et protéger son fragile locuteur d'une cuirasse langagière. C'est au printemps 1946, le

premier après la guerre, que se croisent les destins de Lem et d'Isaac Keïten. Quelle guigne ! On donne à Lem comme « camarade de rang » – chaque écolier exemplaire doit prendre sous son aile un « mauvais camarade » – cet étrange garçon, le plus moche de tous, grand, maigre, tordu, dont « les yeux bizarres, écarquillés, semblaient ne pas savoir ce qu'était le sommeil, restant toujours ouverts ». Mais celui-ci lui fait aussitôt un clin d'œil et se met à rire comme un diable, de tout son cœur, de ce rire irrésistible et intarissable qui l'accompagnera désormais. Le nouveau est regardé comme un peu fêlé, mais pour Lem qui le voit « s'envoler continuellement vers le rêve, comme un oiseau », le visage illuminé (« tout son être changeait et alors une lumière imperceptible, inconnue et mystérieuse émanait de lui »), il sait donner une âme aux objets, les rend vrais, voit ce qui est invisible, obtient ce qui est inaccessible.

Or quoi de plus précieux que cette capacité à rêver, portée ici à son comble, lorsqu'on vit enfermé dans un orphelinat glacial, un ancien asile cerné d'un haut mur tout recouvert des signes enchevêtrés laissés par ses anciens pensionnaires « comme si leurs âmes inquiètes, malades, étaient incrustées là » ? Ses fenêtres les plus hautes sont murées pour éviter qu'on ne s'en jette et sa cour n'abrite qu'un pauvre arbre penché à moitié arraché. Dans ce huis clos désert, garçons et filles, « les têtes toujours baissées comme s'ils cherchaient quelque chose qu'ils avaient perdu », apprennent à se mettre en rang et subissent une discipline féroce : « Nous étions une triste horde d'enfants affamés et malpropres, sans foyer. Des petits saligauds méchants et noirs, comme disaient nos gentils éducateurs. Attrapés dans les champs, dans les vergers, dans les forêts, dans les granges, dans les rochers, dans la grande neige. » L'établissement Clarté est dirigé par le vieux partisan Ariston Iakovlevski qui porte encore son uniforme militaire

et sa titovka ornée d'une étoile rouge. Le «petit père» s'y entend à distribuer des claques ici et là : pas une ne tombe jamais dans le vide ; il dévisage chacun de son œil d'aigle et considère toute réponse à ses questions comme une marque d'insubordination. Son adjointe Olivera Srezoska est une vieille fille devenue experte dans l'art d'inventer de nouvelles brimades toujours plus humiliantes. La chose à laquelle elle tient le plus est un short rouge gagné lors d'un cross organisé pour fêter la libération de la ville...

Anenski, chargé de sonner la cloche, est un vieux fou sournois et impitoyable, un insomniaque enviant le lourd sommeil peuplé de rêves des enfants qu'il a sous sa garde. Et puis, il y a les visiteurs, ceux venus de l'extérieur, hygiénistes, conférenciers et autres, mais ce sont tous de fieffés menteurs, des hypocrites. Seul celui que les enfants ont surnommé «le solitaire des quatre saisons» apporte un peu de sa lumière. C'est le vieux Lentenowski qui livre le pain tous les matins avec son cheval vif comme une souris et sa petite charrette, et qui, de sa voix gaie et chantante, leur raconte l'histoire de l'homme qui chemine par monts et par vaux à la recherche de ses enfants.

Règnent donc ici la peur et l'immobilité. On apprend à moucher. La routine n'est rompue, semble-t-il, que par de tristes événements : une invasion de poux, une réclusion, une compétition bien encadrée, une fête obligatoire farcie de discours et d'applaudissements préparés. Tout de même, des scènes mémorables, de belles victoires, viennent secouer la léthargie des orphelins. Ainsi, le sonneur-tyran succombe et devient fou, vaincu par les enfants qui se mettent en rang dans la cour dans un ordre irréprochable, avant même que la cloche ne retentisse. Mais c'est surtout la très belle scène finale qui restera dans les mémoires, et qui fait dire au narrateur : «Personne ne sait ce qui se passe dans le cœur d'un homme. Ô cœur humain incompréhensible!» : elle montre le

directeur ému comme jamais par le petit morceau de bois qu'a volé et sculpté en cachette Keïten, par son désir plus fort que tout, qui lui fait braver l'interdit, le froid, la peur, de fabriquer une effigie de mère : «Il l'approcha de ses yeux tendrement et se mit à le regarder longuement, d'une façon bizarre. Je le jure, c'était une mère, une vraie mère, nous vîmes les mains du petit père trembler. Je le jure, ses mains devinrent faibles, oui, l'eau entra en lui, l'emporta...»

Mais qu'est-ce que donc enfin cette eau, cette «Grande Eau» qui se trouve à la fois de l'autre côté du mur et qui vit dans le cœur de l'homme? Une illusion. Une invention de Keïten comme antidote à l'enfermement et l'embrigadement, une image créée et cultivée en secret, l'expression d'une rébellion intérieure. Un remède, un réconfort à partager avec celui qui le désire. L'espoir, le rêve, les aspirations, la liberté, tout cela réuni. «La mer allée avec le soleil», comme avait dit Rimbaud. «Chère eau ! Le soleil du soir s'était couché sur les vagues, s'était donné à elles. Imaginez un peu : fil par fil, il se déroule de la pelote dorée du jour. À cet instant, la Grande Eau ressemble à un énorme métier à tisser qui tisse lentement, sans faire de bruit. Par une voie secrète, tu comprends, tout cela se transporte sur le rivage. Que je sois maudit, même les arbres et les oiseaux descendus sur leurs branches s'étaient mis à tisser ; des filets dorés, comme ceux des araignées, flottent sur la grève. [...] Des milliers, d'innombrables petites veilleuses s'allument sur le firmament du Sud. Et tu as l'impression que l'eau n'attendait que ce moment, tu l'entends s'élanter bruyamment. Elle est partout à ce moment-là, que je sois maudit, sa voix domine tout, elle règne alentour. Oh, cette vague douce ! Je le jure, c'était la voix de la Grande Eau.» Alors, toutes sortes de choses sublimes peuvent se produire comme de revoir le visage de sa mère, la porte de sa maison, de réentendre une voix aimée, revivre «des choses sans importance et tout à fait

oubliées» : quand votre mère essayait de sortir avec une aiguille une petite épine de votre pied nu, et qu'elle soufflait pour empêcher la douleur, qu'elle soufflait sans cesse avec sa bouche, avec son âme...

Récit d'une amitié et d'une résistance souterraine, ce texte, dénué de véritable action, a une beauté toute poétique. En donnant libre cours à une imagination qui s'exacerbe au contact de l'oppression la plus dure, il devient une apologie de la richesse intérieure. Mais il peut se lire d'une manière plus générale, comme une parabole qui s'adresse à tout un chacun, quelle que soit sa vie, son destin : «D'escargot rampant et noir tout d'un coup tu deviens quelque chose de grand, de merveilleux, de vivant. Dans ton petit cœur effrayé se meut une vague géante, dans ton âme naît le sentiment joyeux que tes désirs seront réalisés.» La nuit, dans le grenier de l'orphelinat, Keïten ordonne à Lem de fermer les yeux pendant un siècle, «ce n'est rien, un siècle seulement». Faisons-lui confiance et fermons les yeux nous aussi. Quand nous relèverons les paupières, peut-être aurons-nous la chance de voir le lac, de sentir en nous, tout près, «la Grande Eau qui s'approche de plus en plus, avec ses couleurs claires, avec ses voix innombrables, avec sa tristesse millénaire. Il fallait vieillir pendant des siècles pour conserver l'enfance».

Françoise Le Bouar